Pour tout l'or du monde

DAVID HUDDLE

Pour tout l'or du monde

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dorothée Zumstein

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

REPLAY

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Mariner Books en 1999,
sous le titre : *The Story of a Million Years*.

ISBN 978-2-8236-1197-7

© David Huddle, 1999.

© Éditions de l'Olivier, 2017 pour la présente édition
qui reprend la traduction publiée en 2003 par les éditions 10/18.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à Ghita Orth pour ses critiques inestimables
et son soutien inébranlable ; à Lois Rosenthal
pour sa confiance et pour une recommandation
opportune ; à Cory Wickwire Halaby pour avoir
su trouver les bons mots au bon moment ;
à Janet Silver et Heidi Pitlor pour leur attention
au travail d'édition ; à Frances Apt pour sa superbe
préparation du manuscrit ; à Natalie Norman
pour m'avoir fourni plus d'une bonne histoire ;
à Lindsey, Bess et Molly Huddle pour leur patience
affectueuse, leur assistance pratique
et leur compagnie inspirante.

1

Futur dépassé

Quelques semaines après l'anniversaire de mes quinze ans, un certain M. Gordon, ami de mes parents, me demanda sur un ton calme et direct si j'aimerais avoir une aventure avec lui. Il posa sa question par un après-midi ensoleillé, alors que nous étions tous deux assis au bord de la piscine de mes parents et que nous discutions en agitant nos pieds dans l'eau. Mme Gordon et ma mère se trouvaient quelques mètres plus loin. J'appréciai la discrétion avec laquelle M. Gordon s'exprima. Moi seule pouvais l'entendre. Bien sûr, je savais que, si je le souhaitais, j'étais libre de balayer sa question en n'y voyant qu'une taquinerie de plus. Mais je savais aussi que, si je répétais ce qu'il venait de dire à ma mère et à Mme Gordon, il aurait des ennuis.

Je lui répondis « oui » – un « oui » aussi calme et direct que sa question. Un ange passa, nous cessâmes nos battements de pieds et nous regardâmes fixement. Je remarquai que M. Gordon était rasé de près. J'avais plaisir à penser qu'il l'avait fait pour moi.

– Eh bien, dit-il.

– Eh bien ?

– Eh bien, Marcy, je te ferai signe.

En repensant à ce jour et à ce bref échange de propos au bord de la piscine, je me demande si je comprenais vraiment ce qu'il avait en tête. Je n'étais pas une petite fille. Et j'étais consciente qu'il était marié avec une amie de ma mère. Mais pour être tout à fait sincère, je voulais que mon aventure avec M. Gordon soit de nature sexuelle.

Peu de temps auparavant, j'avais lu des articles dans des magazines que mes parents m'avaient donnés et des passages des livres qu'ils cachaient. Un soir, quelques mois plus tôt, alors que j'étais censée assister à un bal du country-club, je m'étais promenée sur le terrain de golf et j'avais fumé des cigarettes avec un garçon. Nous avions échangé des baisers enivrants, ce qui l'avait conduit assez logiquement à poser la main sur mon sein.

S'il ne s'était pas mis, sous l'effet de la nervosité, à rire de ce que nous faisions – cela me donna l'impression qu'il se moquait de mon sein –, ce garçon aurait pu obtenir beaucoup plus de moi. M'eût-il murmuré de me déshabiller, j'aurais retiré tous mes vêtements. Je n'avais jamais rien éprouvé d'aussi intense. Il avait suffi de quelques instants pour m'ôter toute velléité de résistance. Quand on est plus âgé, on sait s'arrêter avant le seuil critique ou bien y parvenir le plus vite possible. Ce soir-là, j'étais grisée par une sensation jusque-là inconnue. Le garçon avait une année de plus que moi mais le lendemain, lorsque je repensai à ce que nous avions fait, je compris qu'il n'était pas plus expérimenté que moi, et qu'il en savait sans doute encore moins.

J'aurais essayé tout ce que le garçon m'aurait demandé, eût-il su quoi me demander. Au lieu de ça, j'avais eu droit à un gloussement de crétin.

Je ne m'étais pas encore habituée à mes seins. L'un avait l'air en avance sur l'autre, ce qui paraissait les rendre comiques.

Mais j'étais prête à jurer que, même si c'était le cas, M. Gordon ne rirait pas. Il m'avait toujours accordé une attention particulière. Il m'apportait des cadeaux et, un jour, il m'avait même appelée de Singapour pour me souhaiter un bon anniversaire. Alors qu'un garçon de mon âge se permettait de m'humilier, M. Gordon me traitait depuis des années avec le plus grand respect. C'est pourquoi je répondis « oui ».

Quand on entre dans une chambre à coucher avec quelqu'un et qu'on referme la porte derrière soi, on est momentanément dégagé de tous les principes qui régissent la vie en société. Ce que l'on va être – ce que l'on va dire, faire, penser, ressentir – avec cette personne ne dépendra que de soi-même et de l'autre. Je sais cela pour avoir passé un certain nombre d'après-midi dans un appartement en sous-location de Marsden Towers, au septième étage avec vue sur le lac. Comme je faisais partie de l'équipe d'athlétisme du lycée, mes parents ne me demandaient pas à quoi j'occupais mes après-midi. J'étais donc libre de passer pas mal de temps avec Robert, dans cet appartement qu'il avait loué pour nous. Je m'y sentais libre et forte, et c'est ce qui me poussa à y retourner si souvent pendant le temps que dura notre histoire.

La société chercherait sans doute à me persuader que ce que nous faisions, Robert et moi, était condamnable. Comme s'il avait commis contre moi un crime de la plus extrême gravité. Je me refuse à voir les choses ainsi. Robert ne m'a pas fait plus de mal que je ne lui en ai fait.

Aujourd'hui, je me rends compte que ma mère avait, pour Suzanne Gordon, une amitié un peu forcée. Je me rends également compte qu'elle avait pour Robert un faible très

mesuré – pas très différent de celui qu'elle avait pour John Kennedy. Robert était habitué à ce que les autres le flattent. Il se montrait charmant avec ma mère, comme probablement avec tous les gens qui appréciaient sa compagnie. Ma mère et Robert avaient grandi ensemble à Shaker Heights ; à chacune de leurs rencontres, ils prenaient plaisir à évoquer ce qu'étaient devenus leurs anciens camarades d'enfance. Robert et mon père avaient des rapports plus formels qu'amicaux, et leurs échanges ne manquaient jamais de nous amuser, ma mère et moi. Nous taquinions mon père au sujet des conversations laborieuses qu'il avait avec Robert, lorsqu'ils étaient forcés de discuter. Ils parlaient surtout de tennis, sport que Robert pratiquait régulièrement mais dont il ne suivait pas l'actualité, alors que mon père en suivait l'actualité mais ne le pratiquait pas. Mon père ne s'intéressait pas véritablement au tennis. Mais, chaque jour, il lisait le Plain Dealer de bout en bout.

Il y avait quelque chose d'affecté dans la relation entre Suzanne et ma mère, une chaleur mi-réelle, mi-feinte. Leurs échanges me paraissaient toujours tendus. Durant toutes ces années, j'ai beaucoup pensé à elle et j'en suis venue à me dire que Suzanne n'avait jamais trouvé sa place dans l'existence, bien qu'elle fût une personne intelligente et capable. En grandissant, il m'arrivait souvent de songer à des réflexions qu'elle avait faites et de m'interroger sur son compte. Elle était sans profession. Elle n'avait pas d'enfants. Elle travaillait comme bénévole à l'hôpital et à la bibliothèque, mais ne se faisait pas d'amis parmi les autres bénévoles. Son attitude était trop distante, sa conversation sans doute trop peu banale. Ma mère soupçonnait Suzanne de passer le plus clair de son temps à feuilleter les catalogues de musées. J'ai fini par comprendre que ce qui me fascinait chez Suzanne,

c'était qu'elle semblât très isolée, et que cela ne la dérangeait visiblement pas de ne pas avoir de vrais amis.

Il y avait tout de même une chose qu'elle pouvait partager avec ma mère, c'était son intérêt pour Robert. Chacune voyait clair en l'autre, quoique je doute qu'elles aient jamais abordé le sujet franchement. Quand j'étais petite fille, je les observais qui discutaient. Elles étaient assises dans leurs fauteuils, le dos bien droit, les jambes croisées, les mains posées sur les genoux, le visage serein. La raideur de la pose convenait parfaitement à Suzanne. Je la revois encore, assise ainsi dans notre salon, la lumière venue du bow-window soulignant les reflets roux de sa chevelure. Je sentais sa gêne, lorsque ma mère et elle abordaient certains sujets par obligation – parmi lesquels mon père, dont ma mère avait du mal à parler et dont Suzanne se souciait comme d'une guigne. Mais lorsqu'elles parvenaient à faire dévier la conversation sur l'objet de leur passion, elles s'animaient, devenaient spirituelles et gaies, se relâchaient physiquement, perdaient leur attitude de dames.

– Pas possible ! Cette blague a fait rire Robert ? demandait par exemple ma mère en s'avançant sur son siège.

Le rire de Suzanne remplissait la maison de ses notes cristallines.

– Pire que ça ! Hier soir, il l'a répétée à Nick Shelton dans cette horrible…

Écoutant ces échanges, j'en concluais que toutes les femmes parlaient ainsi, en se donnant des airs les unes devant les autres. Je n'avais pas envie d'être comme ça un jour, mais je me disais que c'était ce qui se passait quand on vieillissait – on devenait de plus en plus artificiel. Je frémissais à l'idée que l'avenir pût me réserver pareilles conversations.

Comme la plupart des hommes, j'imagine, Robert luttait pour maintenir un équilibre entre ses désirs et son énergie. Il savait cependant parfaitement vous donner l'illusion que de vastes possibilités s'ouvraient à vous dans le contexte d'une intimité sexuelle. Lui et moi ne faisions rien de particulièrement étrange, de douloureux ou même – étant donné les circonstances – de risqué. J'avais quinze ans. Il en avait quarante et un. Pendant un temps, cela nous parut déjà assez aventureux en soi. Au début, Robert aimait répéter que sans ces vingt-six ans de différence, nous ne nous intéresserions pas l'un à l'autre. On aurait dit qu'il testait une blague qu'il pourrait resservir, si jamais lui et moi devions sortir en public.

– Vous savez, si Marcy et moi n'avions pas vingt-six ans de différence…

Lorsqu'il cessa de le dire, ce fut un soulagement.

Nous ne sortions pas ensemble. Jamais.

Nous entreprîmes de nous informer l'un l'autre au sujet de nous-mêmes. Il ne m'en avait rien dit, mais je crois que Robert espérait que je lui révélerais ce que cela faisait de vivre dans mon corps et dans ma tête. Il anticipait les questions que je souhaitais qu'il me pose. Il savait quand se taire et me laisser parler. Ou quand me laisser méditer sur ce que je venais de dire, jusqu'à ce qu'il me vienne l'envie de lui dire autre chose. Parfois il m'interrompait, pour me rendre impatiente, et me posait quatre questions à la fois. Quoi qu'il ait envie de savoir à mon sujet, j'avais hâte de le lui révéler.

Un jour il me demanda :

– Alors, tu crois que tu auras envie d'avoir des enfants ?

Je n'hésitai pas une seconde :

– Bien sûr que j'en aurai !

À peine eus-je prononcé ces mots que je sus que c'était la vérité. Mais le sourire forcé de Robert me fit un drôle d'effet, tout comme le fait qu'il ne me demande ni combien j'en voulais ni si je préférais les filles ou les garçons.

« Que le commerce commence ! » avait coutume de lancer Robert, d'une voix tonitruante, dans l'entrée de notre appartement de Marsden Towers. Je comprenais que le mot désignait à la fois nos échanges verbaux et nos rapports physiques. La plupart du temps, Robert posait les questions et j'y répondais. Pendant ces conversations, nous nous déshabillions, nous nous embrassions, nous nous flairions, nous nous caressions. Au bout de quelque temps, je compris que parler était un moyen de prolonger le sexe, de l'étendre, de le faire durer. Comme les doigts de Robert, ses paroles effleuraient ma peau. Ou peut-être : au lieu de ses doigts. Lorsque je regardais ses doigts caresser mes seins ou remonter vers le haut de mes cuisses, j'étais loin d'aimer autant cela que de garder les yeux fermés pendant que nous parlions et que ses mains faisaient ce qu'elles faisaient. Je ne lui ai jamais dit à quel point j'aimais cet aspect des choses. C'est ainsi que la parole devint ce qui, dans nos ébats, me plaisait le plus. Le commerce pouvait aussi changer de nature lorsque nous nous soumettions au silence et nous contentions de respirer d'un même souffle dans le lit inondé par la lumière du jour. Nous prenions garde de ne pas prononcer une parole, car c'était alors le silence qui permettait de faire durer le sexe. Il y avait des jours où cela aussi correspondait exactement à ce que je voulais.

Bien que sa curiosité à mon égard constituât son principal intérêt, Robert voulait que je sache ce que cela faisait de vivre dans son corps et dans sa tête. Je n'éprouvais, à ce sujet, aucune

curiosité naturelle. C'est avant tout de sa femme que j'aurais voulu qu'il me parle, mais il ne le faisait qu'avec réticence. Lorsque je lui posais une question à propos de Suzanne, il me répondait avec une telle prudence que je le sentais presque rechercher la formulation la plus neutre. Il lui arrivait de conclure sa réponse par un « Pourquoi ça t'intéresse ? ». Je détestais ça. « Oh, juste comme ça… » répondais-je invariablement. Je ne sais pas si j'en étais consciente alors, mais je suis sûre à présent que je voulais que Robert me décrive comment c'était, quand Suzanne et lui faisaient l'amour – les petits mots qu'elle lui glissait à l'oreille, ce qui lui plaisait, voire si elle soupirait ou gémissait. Je voulais me comparer à Suzanne. Mais, bien entendu, c'était exactement le genre d'informations que Robert ne risquait pas de me donner. Et je n'avais pas envie qu'il me sache animée d'une curiosité aussi malsaine.

Je lui posais donc des questions sur « le monde des adultes », comme si c'était un sujet scientifique. Certes, l'état adulte suscitait chez moi une vague curiosité, mais je crois que je voyais plutôt là l'occasion de critiquer librement mes aînés. Robert m'écoutait. Parfois, il m'approuvait. Parfois, il prenait le parti du professeur ou du parent dont je me plaignais. Il me pria de ne pas le ranger dans la catégorie des adultes.

Un après-midi, il me dit :

– Imagine que les corps des êtres humains sont des voitures. Nous ne distinguons pas l'intérieur des autres véhicules. Les voitures voient d'autres voitures. Je suis un break. Toi, tu es une voiture de sport, mais tu n'es pas décapotée, si bien que je ne vois pas qui conduit. Tout ce que je vois, c'est cette petite MG rouge qui me dépasse sur l'autoroute. Je me dis : « Bon Dieu, ce que j'aimerais être comme cette MG ! » Mais le truc, c'est

qu'on est pareils, cette MG et moi. Sauf qu'on m'a collé au volant de ce break – le corps d'un homme mûr avec, sous le capot, l'esprit d'un homme mûr – et qu'il n'y a pas moyen que j'en sorte. Je suis forcé de continuer à rouler avec l'équipement qu'on m'a fourgué. Or ce qui conduit chacun d'entre nous, c'est une créature informe et androgyne – il y en a une par voiture, mais elles sont identiques. Le chauffeur de ma voiture est en tout point semblable au chauffeur de ta voiture.

« Ces créatures n'ont pas d'âge. Elles sont neutres et les performances limitées de leurs voitures les exaspèrent au plus haut point. La mienne trouve que je suis bête de redouter que tu ne rentres pas chez toi à temps. Mais elle sait que je suis de nature inquiète. La tienne voudrait sans doute que tu surveilles l'heure, pour ne pas risquer d'avoir à affronter les questions de tes parents. Elle sait à quel point ton excuse – "l'entraîneur m'a retenue" – est fragile. Si ma créature intérieure pouvait parler à ta créature intérieure, elles se rendraient aussitôt compte qu'elles sont identiques. Et se mettraient aussitôt à se plaindre de nous. La mienne dirait : "Non mais, je te jure, Robert a un de ces côtés vieux jeu, parfois ! Ça me rend dingue." Et la tienne répondrait : "Ne m'en parle pas ! L'autre jour, Marcy est allée faire des courses avec sa mère, et tu ne peux pas imaginer comment elle s'est adressée à…"

Nous étions toujours pris par nos conversations, quel qu'en soit le sujet. Il s'est avéré qu'il avait l'imagination plutôt fertile bien que, lorsque nous étions ensemble, cet aspect de lui ne fût pas frappant. C'est parce qu'il aimait tant discuter avec moi qu'il arrivait à rendre nos conversations intéressantes. Il trouvait toujours moyen de le faire. Et cela, grâce à son aptitude à deviner ce qui pouvait me distraire, m'intéresser ou piquer ma

curiosité. Il n'était jamais condescendant. J'avais le sentiment que nos conversations nous indiquaient un chemin à suivre.

Robert m'avait dit une chose, que toute jeune femme, selon lui, se devait de savoir : si vous croyez qu'un homme s'intéresse à vous et que vous voulez vous en assurer, tâchez de vous asseoir à côté de lui. Rendez-vous avec lui à une lecture ou à une conférence qui ait lieu dans un auditorium, plutôt qu'à un film ou une pièce de théâtre, qui risqueraient de retenir toute son attention. Appliquez-vous discrètement à ne pas le toucher tout en paraissant sans cesse sur le point de le faire. Si possible, laissez pendre votre bras juste à côté du sien, sans le frôler bien entendu, en maintenant un intervalle d'environ deux centimètres. Ça marche à tous les coups : s'il est intéressé, vous sentirez émaner de son corps une sorte de chaleur. S'il est très intéressé, vous serez surprise de voir son corps le trahir d'une manière manifeste et grossière.

Tout homme, même lorsqu'il désire clairement qu'une femme pense à lui, préfère qu'elle ignore l'étendue de son attirance. Cependant, son corps révélera toujours son degré d'intérêt. La seule difficulté consiste à s'asseoir de façon appropriée près de l'homme en question. Et puis, celui qui connaîtrait ce secret pourrait, tandis que vous cherchez à déchiffrer ses sentiments, deviner les vôtres. Robert prétendait être certain que son corps l'avait trahi, un jour où lui et moi nous étions retrouvés seuls dans le salon de mes parents, alors que j'avais quatorze ans. Mais bien sûr, en ce temps-là, je n'aurais pas pu le savoir.

Je ne pourrais juger de la pertinence de cette petite leçon. Je n'ai jamais eu l'occasion de l'appliquer.

Nous rompîmes à cause d'un garçon. Je n'ai pas à en avoir honte, bien que cela fût une sorte de trahison envers Robert. Ce garçon avait mon âge. Je commençai à parler de lui à Robert. Pendant quelque temps, je ne fus pas consciente de ce que cela signifiait. Simplement, je parlais de l'école, et le nom d'Allen Crandall revenait souvent dans mes propos. De plus en plus souvent, comme je devais m'en rendre compte. Et en prononçant ce nom, j'observais Robert.

C'est sans doute à force de répéter son nom que je compris qu'Allen Crandall me plaisait. C'était un sportif qui arpentait d'un pas assuré les couloirs du lycée. Allen ne craignait pas de contredire les professeurs, même ceux qui ne supportaient pas cela. Il m'arrivait parfois de le surprendre en train de me regarder comme s'il savait quelque chose d'amusant à mon propos, même si ça ne pouvait pas être le cas. Comme je parlais de plus en plus de lui à Robert, je remarquai que le visage de ce dernier se contractait. J'essayai donc de me censurer. Mais à ce moment-là – ou depuis déjà un bout de temps – Robert avait senti que je m'intéressais à Allen et commencé à me questionner à ce sujet.

La voix de Robert – et même son corps – se teinta de mélancolie.

Cette mélancolie en vint à se confondre, à mes yeux, avec la vieillesse. Pendant plus d'un an, je n'avais accordé aucune importance à l'âge de Robert. Or tous les détails de son apparence attiraient soudain mon attention sur ce point. Son visage, ses vêtements, sa façon de parler, de se peigner, de se frotter les tempes lorsqu'il était fatigué. Même son odeur. Son parfum coûteux – eau de toilette, savon, déodorant –, que j'aimais tant depuis mon enfance, commençait à me déranger. Lorsqu'il m'offrait des cadeaux, généralement des habits qu'aucune fille de

mon âge n'aurait voulu porter, ça me mettait mal à l'aise. Tout ce qui concernait Robert me semblait désormais d'une infinie tristesse. Il me rappelait mon père, qui passait ses dimanches après-midi seul à la maison, à écouter ses disques classiques avec le volume à fond.

Le commerce consistait désormais presque exclusivement en un échange verbal – mais un échange verbal qui n'avait plus l'air de nous amuser, Robert et moi. Peu de temps après que j'eus commencé à mentionner si souvent Allen, le commerce avait changé de nature.

– Que le commerce commence ! lançai-je un après-midi en déboulant dans l'appartement, tout excitée par ma journée au lycée.

Lorsque j'entrai, Robert vint à ma rencontre dans l'entrée. Je savais qu'il avait l'intention de me serrer dans ses bras, dans une de ses tristes étreintes où l'on aurait dit qu'il cherchait à m'envelopper dans la veste de son costume. Ce jour-là, je me tenais assez près de lui pour remarquer son tressaillement, à l'instant où je fis ma petite plaisanterie.

Je dois reconnaître que Robert sut garder suffisamment d'avance sur moi pour deviner mes sentiments. Un après-midi pluvieux, je me rendis à pied à Marsden Towers en songeant que j'allais devoir me résoudre à lui dire que je ne viendrais plus. Alors que je m'apprêtais à frapper à la porte, il l'ouvrit toute grande. Il était joyeux, taquin et impeccablement vêtu d'un nouveau costume, d'une nouvelle chemise et d'une cravate rayée aux couleurs vives. En général, il retirait sa veste en attendant mon arrivée, mais ce jour-là, il n'en avait rien fait. Il ne l'avait même pas déboutonnée. L'espace d'un instant, il me

Autobiographie de ma mère
Jamaica Kincaid

Jernigan
David Gates

Vessies et Lanternes
Alain Chany

Des anges dans la neige
Stewart O'Nan

Démonologie
Rick Moody

Purple America
Rick Moody

Mumbo Jumbo
Ishmael Reed

Anarchie au Royaume-Uni
Nik Cohn

L'Amérique m'inquiète et autres récits
Jean-Paul Dubois

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 1194 ( )
– Imprimé en France –